Ami du Clergé du 25 novembre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Avent. — « Les obstacles à l'avènement du Seigneur » : II. L'orgueil, 385. — III. La déloyauté, 387.
Le Prêtre et l'Action Catholique. — IV. Les idées maîtresses de l'Action Catholique, 389.

AVENT

LES OBSTACLES A L'AVENEMENT DU SEIGNEUR

2e Dimanche de l'Avent

II

L'ORGUEIL

« *Toute montagne et toute colline sera abaissée* » (Is., XL, 4).

Le deuxième obstacle à écarter pour aplanir la route et la rendre praticable au passage du Seigneur, c'est l'orgueil, symbolisé dans l'invitation d'Isaïe par ces mots : « Toute montagne et toute colline sera abaissée ».

Souvent l'orgueil est comparé à une montagne élevée et dénudée. Généralement on considère surtout qu'il est cet amour désordonné de soi-même et qui vous élève au-dessus des autres hommes. Ainsi le pharisien de la parabole : « Je ne suis pas comme les autres hommes. » C'est l'orgueil courant que l'on rencontre même chez les chrétiens : il ferme nos yeux à nos défauts et nous montre nos qualités avec des verres grossissants ; il fait qu'on se préfère injustement à tous ; il engendre cet esprit critique et frondeur de l'autorité, qui ne voit que ses défauts sans regarder qu'elle tient la place de Dieu.

Mais l'orgueil a des racines plus profondes. Non seulement il nous élève au-dessus des autres hommes, mais au-dessus de Dieu lui-même. C'est lui surtout qui fait obstacle à l'avènement du Seigneur dans les âmes.

Il faut voir de cet orgueil *les manifestations* et *les remèdes*, si nous voulons l'abattre pour préparer les voies du Seigneur.

I. — *Ses manifestations*

Au fond, il est un amour à ce point désordonné de soi-même, qu'il fait qu'on se regarde pratiquement, et parfois même de propos délibéré, comme son premier principe et sa dernière fin. Dans son admirable petit traité de la *Concupiscence* (ch. X-XXXIII) Bossuet caractérise bien cette dépravation profonde, quand il écrit que « par elle l'homme livré à lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre ». Il est son Dieu, son premier principe : tout ce qu'il est, qu'il a, ou qu'il produit : c'est son bien et son œuvre : *quæ possideo, mea sunt ;* il est son Dieu, sa dernière fin : tout ce qui lui arrive doit servir sa réputation, sa gloire, sa vanité.

Ce fut l'orgueil de Lucifer : « Je monterai dans les cieux ; au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône; je m'asseoirai sur la montagne de l'assemblée, dans les profondeurs du septentrion ; je monterai sur les sommets des nues, je serai semblable au Très-Haut » (Is., XIV, 13). Il se crut autonome, il revendiqua sa totale indépendance ; il refusa de servir : *non serviam.* Pour affirmer la vérité, proclamer la suprématie de Dieu, préserver d'autres anges d'une pareille révolte, il fallut l'intervention de S. Michel rétablissant la réalité : « Qui est semblable à Dieu ? »

Ce fut l'orgueil de nos premiers parents. Ils se savaient les rois de la création qui leur obéissait. Ils voulurent plus encore : être semblables à Dieu, *similes ei erimus*, possédant par eux-mêmes la science du bien et du mal.

Ce fut l'orgueil des hérétiques de toutes les époques, celui par exemple d'un Luther. Le Christ a établi son Eglise pour juger, pour décider, pour lier et délier en dernier ressort, selon que s'exprime N.-S., et cela en son nom : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. Et ces hérétiques voulurent être cette autorité infaillible et refusèrent de se soumettre à celle de l'Eglise.

Et c'est l'orgueil aujourd'hui de ceux qui se déclarent athées ou libre-penseurs, de tant de rationalistes de notre temps, et même de certains intellectuels parmi ceux qui se disent catholiques.

Certes l'athéisme a d'autres causes parfois que l'orgueil, celles du cœur et des passions. Mais quand il est une doctrine, il se présente au nom de la supériorité et de l'autonomie de l'intelligence humaine : l'homme est son maître et ne s'en reconnaît pas d'autre : « Ni Dieu, ni maître ! » C'est de lui que parle le Psalmiste : « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu » (Ps. XIII, 1).

Les rationalistes, ceux qui comme leur nom l'indique, ne reconnaissent d'autre maître que leur raison, en dehors de tout enseignement qui leur viendrait de l'extérieur, sont aussi les victimes de leur orgueil. Ils veulent ne recevoir que d'elle la direction de leur vie : son but, ses moyens de l'atteindre. S. Paul a beau déclarer et montrer que la foi est conforme à notre raison, *rationabile obsequium fidei,* parce qu'il est rationnel de croire ce qu'une intelligence supérieure et infaillible nous enseigne, même si nous ne comprenons pas, ils n'admettent pas cette intelligence supérieure à leur intelligence. Ils sont trop fiers de leur raison pour se soumettre à la foi.

Et sans se compter parmi ces rationalistes, tout en se croyant encore catholiques, ne trouvons-nous pas des intellectuels, ou qui se croient tels, qui n'admettent pas certains dogmes de l'Eglise, les déforment, les atténuent. Evidemment, ils croient en Dieu, et jusqu'à

un certain point, assez vaguement, au Christ. Mais la divinité de Jésus, et le mystère virginal de sa Mère, et les dogmes du ciel, de l'enfer, du purgatoire, qu'en retiennent-ils exactement, dans leur pensée et dans leurs paroles ?

Cet obstacle de l'orgueil se dresse peut-être plus redoutable que jamais en notre siècle qui croit avoir percé tous les secrets de la nature. Les vrais savants reconnaissent bien leurs limites et que ce qu'ils savent n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de la science. Mais cette mentalité règne dans notre monde d'aujourd'hui, infatué de ses découvertes et de leurs applications, que l'homme moderne a découvert aussi sa toute-puissance, qu'il est le maître des éléments, qu'il se suffit pour assurer son bonheur et son destin.

La religion a fait son temps. La science lui succède. Et la science c'est le témoignage que l'homme est son principe et sa fin, la justification de son orgueil.

II. — *Ses remèdes*

Vous devez voir l'obstacle que l'orgueil dresse entre Dieu et nous et qu'il interdit le passage à la venue du Seigneur dans les âmes. A cela, un seul remède. Nous remettre en face de la réalité. Prendre conscience que nous ne sommes de nous-mêmes que néant et péché.

Néant ? — Mais je suis, j'ai la vie, une vie supérieure à tous les êtres qui m'entourent, celle d'une âme spirituelle et immortelle. Voilà qui est bien la réalité indiscutable ! C'est vrai. Mais cette vie, est-ce que vous vous l'êtes donnée ? Et ceux dont vous l'avez reçue la tenaient-ils d'eux-mêmes ? Ne faut-il pas, sous peine de rien expliquer, remonter à quelqu'un qui n'a pas reçu la vie, qui est l'être même et la vie, qui a pu la communiquer aux autres, à celui que nous appelons Dieu ? De nous-mêmes nous ne sommes rien.

Alors vraiment, cette vie devant celle de celui qui l'a donnée dès l'origine, qui en est la source, qui ne cesse de la répandre sans jamais s'épuiser, n'est-elle pas comme un néant : *tanquam nihilum ante te* (Ps. xxxviii, 6). Je ne suis qu'en dépendance, par la grâce d'un autre, à sa merci. N'est-ce pas ces limites que N.-S. voulait nous rappeler quand il disait : « Qui de vous à force de soucis pourrait ajouter une coudée à la longueur de sa vie ? » (Mat., vi, 27).

Et parce que de nous-mêmes nous ne sommes rien, de nous-mêmes nous ne pouvons rien et ne valons rien. C'est conséquence rigoureuse puisque pour agir il faut être d'abord. Alors quel bon sens et quelle sagesse dans la parole de S. Paul : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais reçu ? » (I Cor., iv, 7).

N'est-il pas des heures où l'orgueilleux lui-même ne constate dans toute son évidence ce néant personnel ? Devant la maladie d'un être cher qu'il voudrait arracher à la mort ; devant un cataclysme qui a tout anéanti et qu'il ne pouvait prévoir ; dans l'infirmité qui l'immobilise et lui rend impossible toute activité. Comme devrait alors tomber sa superbe, au lieu de se révolter contre le sort !

Et maintenant, plaçons-nous sur un plan plus élevé. Nous ne sommes pas appelés seulement à l'épanouissement parfait d'une vie toute humaine. Dieu nous a fait un meilleur sort qui a créé l'homme dans sa grâce et qui, après la chute, l'a relevé et restitué dans sa splendeur première par la Rédemption, comme le père du prodigue qui a rendu à son benjamin de retour tous ses insignes de fils de la maison.

Mais cette participation à la vie même de Dieu par la grâce, qui fait ma grandeur et ma noblesse, cette vie surnaturelle, c'est un don de Dieu, comme l'autre vie, ma vie physique. Je sais que pour la garder et la développer il me faut continuellement l'intervention de celui qui me l'a donnée. Nous y avons notre part, puisque nous sommes libres et que nous devons mériter, mais part si infime que l'Apôtre nous enseigne que c'est Dieu qui nous donne de vouloir et d'accomplir : *operatur in vobis et velle et perficere* (Phil., ii, 13).

Ici également et plus encore, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien. Sans la grâce divine nous ne pouvons persévérer dans le bien. De tout notre poids nous inclinons au péché.

Et n'est-ce pas ce que nous montre la vie ? Ne savons-nous pas, même par la vie des saints, qu'ils sont une exception ceux qui ont été préservés de tout péché. Pour les autres, en ce sens-là aussi est vraie la parole de Notre-Seigneur : le monde est plongé tout entier dans le péché.

Aussi lorsque nous prions la T. S. Vierge, l'Eglise nous fait dire : « Priez pour nous, pécheurs ! » Heureux encore s'il ne s'agit que de ces péchés véniels de propos délibéré, par lesquels, en choses moins importantes, nous avons volontairement préféré notre plaisir au commandement de Dieu. Mais hélas ! nous savons bien que cela, c'est la vie de celui qu'on appelle le juste : le juste lui-même pèche souvent.

Ces considérations sur le néant et sur le péché que nous sommes ne seraient-elles pas de nature à amener un homme loyal et sincère à cette attitude d'humilité en face de Dieu, nécessaire à son avènement en nous. Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Il faut que soit abaissée cette montagne qui barre le passage à sa grâce.

* *

Prenons bien garde à cet aspect de l'orgueil qui nous dresse d'abord en face de Dieu comme son égal avant de nous élever au-dessus des autres. Pour beaucoup, nous l'avons dit, il est le grand obstacle qui se dresse entre eux et Dieu. Obstacle absolument infranchissable : « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre » (Is., xli, 8) et en définitive c'est la gloire de Dieu même qu'usurpe l'orgueilleux.

Comprenons bien la leçon du mystère, une des plus grandes de ce mystère, auquel nous

nous préparons. Pour venir à nous Dieu lui-même s'est abaissé : *humiliavit semetipsum formam servi accipiens* (Phil., II, 5), même cette forme de l'esclave qu'il a prise, il l'a voulue dans toute sa condition d'impuissance qui est celle du tout petit enfant. S. Paul peut parler d'un véritable anéantissement. A plus forte raison ne faut-il pas que l'homme s'anéantisse pour livrer au Seigneur jusqu'à son cœur ? C'est ce que voulait enseigner N.-S. quand il déclarait : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Et pour s'anéantir l'homme n'a pas à se sacrifier comme son Sauveur, mais seulement à prendre conscience sincèrement de ce qu'il est tant au point de vue naturel que surnaturel : néant et péché.

III

3e Dimanche de l'Avent

LA DÉLOYAUTÉ

« *Les chemins tortueux seront redressés* » (Isaïe, XL, 4).

Ces chemins tortueux figurent les détours. les prétextes, les faux-semblants dont l'incroyant ou le non pratiquant entend justifier son abstention. S'il était loyal et sincère et logique avec lui-même il se rendrait : il a acquis la certitude de la vérité et il sait qu'il doit y conformer sa vie. Mais les exigences de cette foi vont à l'encontre de ses habitudes, de ses passions, de tout ce à quoi il a donné son cœur : là où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

Alors il imagine ces prétextes pour couvrir sa retraite et se donner raison devant les autres et devant lui-même. Ces prétextes ne sont pas sans fondement ; ils peuvent impressionner et même donner le change aux autres et à soi-même. Mais le vrai motif est ailleurs : il est dans le changement de vie qu'il faudrait opérer si on consentait à être sincère, logique.

Pour nous aider à redresser ces chemins tortueux, voyons donc l'inanité des *prétextes,* le plus généralement invoqués et mettons à nu le vrai *motif* caché, celui que soulignait N.-S. lui-même quand il disait : « Quiconque fait le mal, hait la lumière de peur que ses œuvres ne soient blâmées » (Jo., III).

I. — *Les prétextes*

Pour essayer de justifier son incroyance, son indifférence, sa négligence, on ressasse toujours les mêmes raisons sur Dieu et son Christ, sur l'Eglise et ses membres, sur sa propre attitude et sa conduite.

Le bon Dieu n'en demande pas tant ? Ce que le bon Dieu attend de nous, c'est que nous soyons, comme lui, bons pour les autres ! C'est ce que le Christ a commandé : « Aimez-vous les uns les autres... » je ne fais de mal à personne.

Le bon Dieu n'en demande pas tant ? Mais vous ne faites rien. Il a tout de même commandé de l'honorer : ce sont ses premières obligations inscrites par lui sur les Tables de la Loi et d'abord dans notre cœur. Or ces hommes agissent exactement comme s'il n'existait pas ; ils ne le prient jamais ; jamais ils ne participent à un témoignage collectif de foi, d'hommage, d'amour.

Ce qu'il veut, c'est que nous soyons bons ? Evidemment. Mais le sommes-nous si notre conduite donne à penser que la religion ne sert à rien et que notre mauvais exemple en détourne les autres, alors que cette religion est la base de la fraternité humaine.

Le Christ nous a demandé de nous aimer les uns les autres ? Cela, et autre chose, et en déclarant bien que c'était là le *second* commandement, celui qui manifeste, mais d'abord suppose le premier : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. » Pour lui, s'il a pu rendre le témoignage qu'il aimait les hommes jusqu'à la preuve suprême de mourir pour nous, c'est qu'il pouvait aussi se rendre le témoignage souvent affirmé qu'il honorait son Père.

Plus fréquents encore les prétextes allégués à propos de l'Eglise, de ses prêtres, de ses fidèles.

C'est l'Eglise qui demande cela et non pas le bon Dieu ! Les prêtres font leur métier : ils disent et ne font pas ! Les chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres !... — C'est vrai et nous disons bien qu'il y a commandements de Dieu et commandements de l'Eglise. Mais nous savons que c'est le Christ lui-même qui a institué l'Eglise pour le continuer et qu'il s'est identifié à elle : « Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise ». Alors, pourquoi les distinguer ?

Les prêtres font leur métier et ne paient pas toujours d'exemple ?... — S'ils font ce que vous appelez « leur métier », non seulement ils enseignent la vérité mais d'abord ils s'appliquent à y conformer leur vie. Il arrive que l'un ou l'autre faillisse, — les sans-religion ont toujours connu un prêtre qui... — Mais la défection d'un seul n'est pas la condamnation de tous les autres, et la trahison de Judas, que vaut-elle en face de la fidélité des onze autres jusqu'au sang ?

Les chrétiens ne valent pas mieux que les autres ? — Des chrétiens, qui n'ont de chrétien que le nom. Mais vraiment dans le passé et dans le présent vous n'avez pas connu et vous ne connaissez pas de chrétiens meilleurs que les autres, quand l'Eglise honore des saints et par milliers qui furent des exemplaires de pureté, de justice et de charité et que vous avez autour de vous, à tous les rangs re la société, d'authentiques chrétiens qui se renoncent et se dévouent !

Suprême bastion des sans-religion et des sans-Dieu : « Mais je suis un honnête homme ; je suis bon père de famille et bon voisin ; je ne fais de tort à personne !... » — Nous savons d'expérience l'élasticité de ce titre d' « hon-

nête homme » dont on se pare. De l'honnête homme, il y en a à tous les prix, même à très bas prix. Joseph de Maistre a pu écrire : « Je ne sais pas ce que c'est que la conscience d'un criminel ; mais je connais un peu celle d'un honnête homme. Et c'est quelque chose d'affreux. »

Vous trouvez cela bien exagéré. Et il est en effet des honnêtes gens qui en remontreraient sur certains chapitres à des chrétiens de pacotille. Mais si vous avez la claire et droite intelligence du grand siècle, vous reconnaîtrez au moins dans votre for intime, si vous ne voulez l'avouer, la profonde vérité de la parole de notre grand poète Jean Racine à son fils Louis : « Je me flatte que faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous comprendrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. »

Car enfin, le parfait honnête homme est celui qui remplit *tout devoir* envers lui-même et envers les autres. Parmi ces autres, il y a Dieu dont aucun homme de réflexion ne peut nier l'existence et la souveaineté. Compter Dieu pour zéro, alors qu'on dépend entièrement de lui, c'est manquer à ses premiers devoirs comme ferait un enfant, qui serait bon camarade, mais fils indigne.

II. — *Le vrai motif*

Et maintenant, avec N.-S., allons au fond des choses. Jésus n'a pas hésité à mettre le doigt sur la plaie. Ce fut à l'occasion de cet entretien fameux avec Nicodème que nous rapporte S. Jean (III, 1-21).

Au cours de l'octave de la première solennité pascale à laquelle il participa publiquement, N.-S. avait accompli des miracles si nombreux et si éclatants que beaucoup crurent en lui (Jo., II, 23). Quelques-uns pourtant d'une foi encore timide et hésitante, incapables de triompher de certains obstacles, le respect humain ou l'intérêt. Parmi eux, ce Nicodème, lumière du Sanhédrin, un homme en vue à Jérusalem. Pour ne pas se compromettre devant ses pairs, il sollicita donc un entretien de nuit avec Jésus. Alors s'engagea entre lui et le jeune docteur de Nazareth ce dialogue assez curieux sur la nécessité d'une renaissance spirituelle où le vieux sanhédrite fait preuve de tant d'incomprémension, d'ignorance voulue, qu'il s'attire cette réflexion de Jésus : « Comment, vous êtes Docteur d'Israël et vous ignorez ces choses ?... » Et dans le récit de S. Jean, l'entretien tourne court, sans qu'on sache si Nicodème est encore là et si ces paroles s'adressent à lui, quand Jésus conclut :

« Dieu... a tant aimé le monde qu'il a livré son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais possède la vie éternelle.

Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour sauver le monde.

Celui qui croit en lui n'est pas condamné ; celui qui ne croit pas en lui est déjà condamné, parce qu'il n'a pas cru au Fils unique de Dieu.

Or le jugement consiste en ceci : quand la lumière est venue en ce monde, les hommes ont aimé les ténèbres plus que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises.

Quiconque opère le mal hait la lumière de peur que ses œuvres ne soient démasquées. Mais quiconque opère la vérité approche de la lumière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu ».

Ces paroles du Christ nous révèlent sans fard la cause la plus générale de la résistance des volontés humaines au message de vie et de bonheur qu'il a apporté au monde et que l'Eglise ne cesse de répandre sur son ordre. Oui, la lumière est venue en ce monde. L'ensemble des hommes, depuis le péché, ne pouvait plus l'apercevoir, et même, à cause des desseins surnaturels de Dieu sur nous qui nous élevait au rang de ses enfants, il était dans l'impossibilité radicale de l'apercevoir. Alors, cette lumière est venue en ce monde, cette lumière elle-même, le Fils de Dieu, lumière de lumière.

Et le flambeau qu'elle avait allumé, elle l'a mis aux mains de l'Eglise, avec ordre de le transmettre de génération en génération : *euntes docete omnes gentes*. L'Eglise n'a pas failli à sa mission. Partout et toujours elle n'a cessé et ne cesse d'enseigner, de porter témoignage, de faire resplendir la lumière. Beaucoup d'hommes l'ont vue, l'ont suivie, se sont laissés guider par elle. *Vidi turbam magnam quam dimumerare nemo poterat*. Et dans nos pays depuis longtemps chrétiens, il est des contrées ou presque tous croient et pratiquent.

Pourtant, d'autres ont aimé les ténèbres plus que la lumière. Ils se sont éloignés d'elle. Ils ont fermé les yeux. — Pourquoi cette attitude d'un être dont l'intelligence est la caractéristique et la gloire ? Pourquoi ? N.-S. n'hésite pas à le dénoncer : « Parce que leurs œuvres sont mauvaises ».

Ils savent bien qu'ils ont tort de ne pas croire ou de ne pas pratiquer. Mais pour cela, il faudrait renoncer à telles habitudes de penser ou à telle manière de vivre. Alors ils trouvent importune cette lumière qui met en plein jour, devant les autres et devant eux-mêmes, leur erreur ou leurs fautes et ils se détournent d'elle. C'est inévitable humainement. Qui fait le mal, hait la lumière. Il a besoin du noir pour n'avoir pas à rougir de sa conduite. Seul, celui qui fait la vérité, qui est logique avec la vérité entrevue et connue, qui est loyal et sincère avec lui-même en y conformant sa vie, seul celui-là ne redoute pas le plein jour qu'elle jette dans sa vie.

Voilà, en définitive, l'explication la plus habituelle du partage entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, entre ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent pas. Voilà mis à nu le vrai motif à travers tous les prétextes. Voilà le grand obstacle.

* *

Isaïe, le prophète du message de S. Jean-Baptiste, disait aussi : « C'est la voie du juste qui est droite » (XXVI, 7). Et elle est droite, explique S. Thomas, parce que chez

le juste tout l'homme est soumis à Dieu : son intelligence par la foi en sa doctrine, sa volonté par l'amour de Dieu par-dessus tout, sa conduite ou ses œuvres par son obéissance aux volontés de Dieu. C'est cette droiture totale, celle de l'esprit, de la volonté et de la vie qu'exige la venue du Seigneur.

Déjà la sagesse de l'antiquité l'avait dit par la bouche de Platon : « Il faut aller à la vérité *de toute son âme* ». Si on va à elle seulement avec son intelligence on ne l'atteindra pas, on s'arrêtera en route, on n'ira pas plus loin. Il faut que la volonté soit prête à lui dire : Oui, et notre conduite décidée à s'y conformer.

En un mot, ce qui nous est demandé pour rendre droite la route à l'avènement chez nous du Seigneur c'est la loyauté, la sincérité, la logique jusqu'au bout, jusqu'au sacrifice de ce qui est contraire à la loi de Dieu. Il est indigne d'un homme de chercher des faux-fuyants en face de la vérité. Il se ment à lui-même et ment aux autres.

S. Jean-Baptiste prêchait un baptême de pénitence et si le temps de l'Avent nous fait réentendre sa prédication, c'est que la préparation à l'avènement du Seigneur dans nos âmes demande ce sacrifice du mal, qui dans nos vies lui barre la route.

LE PRÊTRE ET L'ACTION CATHOLIQUE

IV

Les idées-maîtresses de l'Action Catholique

(suite)

Voulant mettre à la base de l'apostolat des laïques une vie chrétienne digne de ce nom, l'A. C. se doit donc d'insister sans arrêt sur cette « conversion » de chaque personne et de chaque groupe sans cesse à refaire. Et cela elle le fait selon trois axes principaux :

a) **Mise en relief des thèmes positifs et majeurs du christianisme.**

Le danger est grand pour les chrétiens mal éclairés de penser que leur religion constitue un code aux prescriptions éparses, sans lien entre elles et sans âme. On est prêt à tout faire — du moins pendant un certain temps — mais on ne distingue pas le ciment qui maintient assemblées les pierres de l'édifice ; lorsque l'une d'elles vient à gêner, on la détourne, sans s'apercevoir que l'édifice entier s'en trouve ébranlé. De là ces réflexions si souvent entendues : « Je suis bon chrétien, bien que ne pratiquant pas ! » Ou bien : « divorcé, je n'en reste pas moins catholique et je ne comprends pas les mesures de l'Eglise à mon égard ! » etc...

Il importe donc de faire saisir, dans leur union vitale, les grands thèmes qui constituent l'essence de notre religion : l'incorporation au Christ **primogenitus in multis fratribus,** la participation à sa mort et à sa résurrection par le baptême et les autres sacrements, la vie en « fils de Dieu » en union avec lui sous le regard du « Père qui est dans les cieux », l'insertion dans cette famille de Dieu qu'est l'Eglise, l'indispensable prière, la primauté de la charité reine des vertus théologales et morales. Tout le reste, le détail des préceptes et les cas de conscience auxquels donne lieu leur application, ne perd aucunement de son importance ; mais il est replacé dans un contexte de vie qui permet de mieux en apercevoir le bien fondé et d'en assurer l'exécution dans un esprit plus religieux.

b) **Religion dans toute la vie.**

C'est aussi un thème majeur, mais qu'il est bon de mettre à part, tant, aujourd'hui, le fossé s'est creusé profond entre des gestes religieux, d'un côté, et la vie profane, de l'autre. Déjà nous avons rappelé le principe général qui va à l'encontre de cet état de choses [3]. Signalons quelques points d'application : le domaine du travail et des affaires, les loisirs, la vie familiale et plus largement les lois de l'amour chrétien, l'éducation des enfants, la vie civique nationale et internationale. L'A. C. se préoccupe d'apprendre à ses membres à juger de toutes ces questions d'un point de vue chrétien, afin de les aider à s'y comporter selon l'esprit du Christ.

Ce thème s'apparente au courant d' « humanisme chrétien », remis en honneur à cette époque, et dont le but est de montrer non seulement que la religion chrétienne respecte les valeurs humaines, mais encore qu'elle les « assume » en les transposant dans des perspectives où la dimension religieuse intervient. S. Paul a dit : « Tout est à vous... le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir. Tout est à vous ; mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (I Cor., III, 22-23).

c) **Christianisme exigeant.**

Ce n'est sans doute pas la moindre des tentations du pasteur que de se satisfaire trop vite d'un minimum de vie chrétienne chez ses ouailles. Comme si la plénitude de vie divine n'était pas pour tous et ne devait pas être offerte à tous ! L'A. C. est un grand moyen de répandre, non seulement chez une élite, mais dans l'ensemble du peuple chrétien, et une conception intégrale du christianisme et l'inquiétude spirituelle de monter sans cesse, à quelque âge de la vie que l'on soit et à quelque milieu qu'on appartienne. Certes, elle aura le souci de s'adapter pour prendre son monde au niveau où il se trouve ; mais ce n'est pour elle qu'un point de départ, elle est armée pour faire éviter l' « installation », la stagnation sous toutes ses formes. elle sait qu'existe pour tous l'obligation de tendre à la perfection [4] ; elle propose cet idéal aux chrétiens qui demeurent dans le monde, comme on le propose à ceux qui en sont retirés, à ceux qui sont mariés comme à ceux qui ne le sont pas.

* *

La contribution apportée par l'A. C. à propager partout une vie chrétienne plus intense n'a pas été sans soulever quelques objections, ni courir quelques dangers. On a fait remarquer parfois son optimisme qu'on croyait exagéré. Et S. Exc. Mgr Garrone a pu parler, à son sujet, de « valeurs compensatrices » [5].

Il n'est pas facile, n'est-il pas vrai, de sortir de trop de tranquillité sans tomber, à certains moments du moins. dans trop d'audace. Bergson parlait de la loi de « double frénésie » qui pré-

[3] Voir article précédent, *La notion de religion.*

[4] De MONTCHEUIL, *L'obligation d'être parfait*, dans *Problèmes de vie spirituelle*, p. 64-74.

[5] *M. O.* (92) déc. 1955, *Fondements doctrinaux de l'Action catholique spécialisée*, IIe partie, *Valeurs compensatrices*.

sidait toujours au progrès de l'humanité. Mais les dangers, ou même les excès réels parfois, ne sont pas imputables en droit à la doctrine et à l'effort entrepris par l'A. C. Si les pasteurs y veillent, rien de ce qui est remis en valeur ne détruira ce qui demeure indispensable à toute vie chrétienne.

Ainsi, insister sur la paternité divine, si fortement révélée dans le N. T., ne fera pas oublier la majesté et la puissance du Dieu de l'A. T. On ne glissera pas du Dieu Père au Dieu « bon papa » avec qui on en prendrait à son aise. Faire connaître « l'homme nouveau » qu'est le chrétien n'implique pas que le « vieil homme » ne soit plus à combattre sans cesse ; c'est perpétuellement qu'il faut réaliser le passage de la mort à la vie : la mortification n'est pas seulement une condition préalable, elle est encore un aspect permanent de la vie nouvelle dans le Christ [6].

Aimer la nature et les valeurs humaines n'empêche pas de se souvenir qu'elles ont été blessées par le péché ; on ne peut les aimer que d'un « amour rédempteur » [7]. Même dans l'état hypothétique de nature pure ou d'élévation au surnaturel sans le péché, un effort d'ascèse eut été encore nécessaire, bien que moins laborieux. Et bien puérile serait l'opposition qu'on établirait entre des ouvrages comme **Style d'homme** [8], jugés d'allure positive, et l'**Imitation de Jésus-Christ**, classée comme de genre négatif.

Enfin, en ce qui concerne l'obligation pour tous de rechercher la perfection, on serait mal inspiré de conclure que tous les **états de vie** sont des moyens d'égale valeur pour la réaliser. Ce serait confondre devoir de perfection avec état de perfection. Sur le plan des états, il est certain que ceux du sacerdoce, de la vie religieuse, de la virginité, l'emportent sur les autres, autrement dit que la voie des conseils est supérieure, en elle-même, à la voie des préceptes. Tous doivent tendre à la perfection dans l'état qui, correspondant à leur vocation, est le meilleur pour eux ; mais, pris objectivement, certains états sont meilleurs que d'autres. Sur ce sujet, abondants seraient les textes de l'Ecriture, des Pères et du Magistère [9].

Sachons toujours apprécier les choses comme Dieu lui-même et demandons la grâce de bien diriger chacun dans sa voie, pour le mieux aider à gravir le chemin de la perfection.

II. — *L'importance du témoignage chrétien*

S'il vit vraiment son christianisme, selon son état, le chrétien sera un véritable témoin du Christ.

Un large usage a été fait, dans les mouvements d'A. C., de ce mot témoignage. Peut-être même en est-on arrivé parfois à un sens élargi par trop éloigné du sens premier. On parle volontiers du « témoignage » de chacun pour désigner son expérience, ses impressions, son point de vue.

A. — **Valeur du témoignage chrétien en général.**

En réalité, le témoignage religieux, au sens fort, implique une référence à une vérité objective que l'on sait, dont on vit, et que l'on veut manifester à d'autres qui ne la connaissent pas, ou du moins pas autant. Nous avons écrit « vérité objective », il vaudrait mieux dire : à une Personne, puisque pour nous la vérité, c'est Jésus-Christ !

a) **Nature.** Au plan humain, le témoignage, c'est tout acte, écrit, parole, geste, attitude, par lequel on révèle et se porte garant de la vérité d'un fait. La valeur de la garantie apportée dépend de l'autorité accordée au témoin, laquelle découle de sa propre valeur (capacité d'observation et de jugement, et sincérité), manifestée au moment même ou connue par ailleurs.

Au plan religieux, c'est tout acte qui fait connaître et garantit l'existence, la puissance, la bonté du Christ. La valeur de cet acte est fonction de la valeur de celui qui le pose : profondeur d'âme, absolue sincérité, allure générale de sa vie, si bien que son témoignage c'est concrètement toute sa vie, prise dans son ensemble ou se condensant, en certaines circonstances, en des gestes particulièrement significatifs.

Ainsi compris le témoignage est différent de la propagande qui, même honnête, n'inclut pas une manière de vivre. Il n'agit ni par pression, ni par force, ni par ruse, mais par une contagion humaine qui est « appel à la liberté sans être pression sur elle » [10]. Il est, pour reprendre une expression célèbre, l'âme de tout apostolat [1].

[6] M. J. Folliet le dit d'une façon piquante : « Mais — j'ai ici le regret de contrister quelques séminaristes pressés qui voudraient apprendre la sainteté dans un manuel — la sainteté active suppose les vertus que d'aucuns appellent passives. Qu'on passe par la grande voie d'une grande Thérèse ou par la petite voie d'une petite Thérèse, on n'y coupe pas. On ne coupe ni à la maîtrise de soi, qui coûte si cher, ni à la chasteté, qui est si embarrassante, ni à la pauvreté, qui est si gênante, ni à l'humilité, qui est si embêtante, ni à l'obéissance, dont le nom seul déplaît tant aux prophètes mineurs d'aujourd'hui. On ne coupe ni à l'oraison, qui n'a rien de rigolo, ni aux exercices de l'ascèse, qui sont moins amusants qu'une partie de bridge (bien que, pour moi, le bridge soit une des formes les plus astreignantes de l'ascèse), ni à la direction de conscience, qui n'a pas l'agrément du flirt. C'est la base de la sainteté, de la plus moderne comme de la plus ancienne » (*Les Chrétiens au carrefour*, p. 63).

[7] J. Mouroux, dans *Sens chrétien de 'homme*, p. 20.

[8] Daniel Perrot.

[9] Citons seulement le dernier document en date, l'encyclique *Sacra Virginitas*, du 25 mars 1954 (*D. C.*, 16 mai 1954), où S. S. Pie XII ne déprécie nullement la valeur de l'apostolat exercé par les époux chrétiens (qu'il a si souvent recommandé) pour exalter celui des vierges ; mais où, dans « l'ordre normal des choses », il maintient la hiérarchie : « Ce n'est certes pas notre intention de nier que les époux catholiques, par les exemples de leur vie chrétienne, dans leur milieu de vie et d'affaires, peuvent porter des fruits abondants et salutaires par le témoignage de leurs vertus. Cependant, celui qui, pour cette raison, suggère qu'il est préférable de vivre dans le mariage que de se consacrer à Dieu, invertit et confond l'ordre normal des choses » (*ibid.*, col. 590).

[10] Y. de Montcheuil, *Pour un apostolat spirituel*, p. 10 et *Problèmes de Vie spirituelle*, p. 26.

[1] On sait que l'expression est de dom Chautard. Dans sa pensée, il s'agit de la « vie intérieure », et rien n'est plus vrai. Par le fait même cependant que l'on parle de vie intérieure, on met l'accent sur l'aspect invisible de la vie chrétienne et l'on note moins explicitement le rayonnement de cette vie. L'idée de témoignage fait penser nécessairement aux deux choses. C'est dans ce sens, nous paraît-il, que l'abbé L. Lochet, sans rien omettre de ce qu'avait dit dom Chautard, y a ajouté quelque peu dans sa brochure *L'union à Dieu âme de tout apostolat*.

Pour une comparaison plus ample entre *apostolat* et *propagande*, on pourrait présenter les choses ainsi ;

Deux termes qui ne sont pas synonymes. C'est manifeste pour qui entend « propagande » au sens péjoratif. Le propagandiste apparaît alors comme poursuivant un tout autre but que l'apôtre. Il cherche à « posséder » ceux à qui il s'adresse, à les « avoir » par tous les moyens : la persuasion s'il se peut, mais aussi la surprise, la tromperie, le harcèlement. Respecter la libre personnalité d'autrui, rechercher son bien, il n'en a cure ; c'est pour lui qu'il travaille en exploitant des « clients » dont il ne rougit pas de faire des victimes. L'apôtre, au contraire, voit dans ses semblables des frères à aimer. Leur dignité d'homme lui est chère. A aucun prix il ne force leur consentement : simplement il

b) Nécessité.

Il est voulu par Dieu, qui nous a envoyé le Témoin par excellence, le Christ, lequel a commencé par vivre devant nous et ensuite à enseigner : **cœpit facere et docere** (Actes, I, 1). Lui-même nous a dit de faire de même : « **Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est** » (Mat., V, 16).

Toute l'histoire de l'Eglise confirme l'efficacité du témoignage de vie, joint à la parole. Pour les premiers siècles, Mgr Duchesne écrit :

« Au fond, ce qui a permis à l'Eglise de vivre sous des lois persécutrices, de triompher de l'indifférence, du dédain et de la calomnie, ce ne sont ni les discours ni les raisons, c'est la force intérieure, révélée et rayonnante dans la charité, dans la vertu, dans l'ardente foi chrétienne de l'âge héroïque. C'est cela qui amenait à Jésus-Christ, c'est par là que les apologistes eux-mêmes avaient été pris, c'est avec cela que l'on a fait adorer par des Romains un juif crucifié et que l'on est parvenu à faire entrer en des têtes grecques des dogmes comme celui de la résurrection » [2].

A travers les siècles, l'influence des saints fut considérable, surtout lorsque leur témoignage est allé jusqu'au sang. Les hommes sont davantage ébranlés par l'exemple que par des discours, encore que la parole soit une forme nécessaire de témoignage. A la vue d'une vie toute animée de l'esprit de l'Evangile, on se pose des questions, on sort de sa tranquillité, ou même, simplement, on est porté à imiter sans comprendre, mais, par le fait même, on se met dans une situation plus favorable à la vérité et à la vertu : **Qui facit veritatem venit ad lucem** (Jo., III, 21).

S. S. Pie XII savait bien tout cela quand, dans son radio-message au Congrès eucharistique de Nantes en 1947, il disait :

« Aujourd'hui plus que jamais, et comme aux premiers temps de son existence, c'est surtout de témoins que l'Eglise a besoin, plus encore que d'apologistes, des témoins qui, par toute leur vie, fassent resplendir le vrai visage du Christ aux yeux du monde paganisé qui les entoure » [3].

c) Conditions.

Un vrai témoin, au sens religieux, est nécessairement un **homme parmi les hommes** et **un homme qui tranche sur les autres hommes** ; un homme à « double racination », aurait dit Péguy. Il doit être **avec** les autres, mais **chrétiennement**. Si la première condition n'est pas réalisée, le contact ne s'établit pas et l'influence ne pourra s'exercer. Cette condition suppose chez le témoin une grande puissance de sympathie, un goût pour les problèmes humains, le sens profond des autres. Si la seconde condition n'est pas simultanément réalisée, le témoin ne fait pas monter ceux qui l'entourent, il ne leur apporte pas ce qui leur manque. Il lui faut donc être aussi un « homme du dedans », un homme qui fait « mystère » par sa Foi, sa Charité, une âme tournée vers Dieu.

Tel fut le Seigneur Jésus :

« Le Christ, dit le P. de Montcheuil, est apparu dans le monde comme un être à la fois familier et déroutant, l'un d'entre nous et cependant tout autre que nous » [4].

Tels doivent être les chrétiens :

« Nous n'étonnerons pas sans être à la fois les plus habituels et les plus inhabituels des hommes. Les plus habituels, par une démarche d'amour qui nous fasse vivre de la vie de notre milieu, en tout, hormis ses tares, et les plus inhabituels, en tranchant vigoureusement sur lui » [5].

d) Diverses formes.

Le témoignage peut être individuel ou communautaire. Individuel, il devra se multiplier partout, dans tous les milieux, pour que ce soit vraiment l'ensemble des chrétiens qui, par leur vie, fassent connaître Jésus-Christ [6].

Ce disant, nous amorçons déjà la nécessité d'un témoignage collectif. Mais il faut encore dire plus,

les aide à se donner eux-mêmes librement. Un apostolat, où entrerait l'idée de pression, de mensonge ou de ruse, est inconcevable. Mais il existe une propagande honnête et qui consiste à faire connaître loyalement ce que l'on propose. Celle-là, pensera-t-on, ne diffère pas de l'apostolat : lequel n'est, en somme, qu'une propagande religieuse !

Et pourtant une différence subsiste et de taille, semblable à celle que l'on discerne dans un texte entre la lettre et l'esprit. La propagande, qui n'est que propagande, est un apostolat sans âme : ce n'est plus un apostolat. En d'autres termes, le propagandiste, même s'il répète exactement ce qu'il a appris, ne mérite pas pour autant le beau titre d'apôtre, s'il ne croit à ce qu'il propage au point d'en être pénétré jusqu'à la moëlle des os et d'en vivre intensément. A cette condition seulement il transforme sa propagande en apostolat ; car, à travers elle, c'est toute son âme qui passe et qui ébranle l'âme des autres.

C'est qu'en effet rien n'est efficace comme cette influence mystérieuse d'une âme pour la conquête d'une liberté : elle la sollicite sans la violenter. Les âmes s'allument les unes aux autres comme des flammes. De là vient la supériorité de la parole sur l'écrit, de l'exemple sur la parole : plus un acte traduit les profondeurs de l'âme, plus il est entraînant. L'apostolat se situe donc à un niveau plus profond que la propagande. Il ne la supprime pas, mais la vivifie. Essentiellement attitude d'âme, il s'exprime dans des actes visibles « comme une âme dans un sourire ». Et c'est pour ce double caractère d'intériorité et de manifestation extérieure qu'il est vraiment *témoignage*, c'est-à-dire prise de position, devant les hommes, pour le Christ.

Et voilà le dernier mot de l'apostolat ! C'est une façon de se comporter en tout et partout qui, parce qu'elle s'inspire de la vie même du Christ, fait penser et attire à lui. Comme le disait Mgr Besson, l'âme de l'apôtre doit être un « terrain de rencontre entre le Christ et les hommes : qu'elle soit assez humaine pour qu'ils s'y trouvent chez eux et assez chrétienne pour qu'ils s'y sentent aussi chez lui. » Aussi comprendra-t-on que le cardinal Suhard ait pu écrire :

« Ce qui sépare radicalement l'apôtre du propagandiste, c'est que le second persuade ou recrute, tandis que le premier témoigne et transmet la vie. L'abîme qui les sépare est immense. »

[2] *Histoire ancienne de l'Eglise*, t.I, p. 215.

[3] *D. C.*, 31 août 1947, col. 1092. Et cet autre texte : « Mettez-lui (à l'homme de la masse) sous les yeux la personnalité du catholique, du chrétien, au regard joyeusement épanoui, qui fait rayonner en dehors la foi vivante dont son cœur déborde. Alors oui, il pourra se faire que, à cette vue, il revienne de sa négligence religieuse, de sa torpeur vide de la foi en Dieu... » (Au Congrès des catholiques suisses, *A. A. S.*, 1949, t. XXXXI, p. 457).

[4] *Problèmes de vie spirituelle*, p. 28. Cf. Les admirables pages du P. de Grandmaison sur la véritable originalité de Jésus, dans son *Jésus-Christ*, t. II, p. 108-112.

[5] L. Beirnaert, *Pour un christianisme de choc*, p. 25. Se reporter également aux réflexions du card. Suhard sur l'Incarnation *descendante* et *ascendante*, dans *Essor ou déclin de l'Eglise*, p. 51-52.

[6] « Tant que l'ensemble des chrétiens n'aura pas compris la nécessité de l'Action Catholique, il n'y aura pas de valables témoignages de l'Evangile et l'Eglise ne présentera pas au monde la véritable figure du Christ. On bien tout ce qui a nom chrétien vivra selon son idéal et portera un vrai témoignage, ou bien le travail ne sera que sporadique » (G. Michonneau et R. Meurice, *Pour une action paroissiale efficace*, p. 47, cf. p. 41).